

Pour ce dossier consacré à l'enseignement de l'architecture, et afin d'être en phase avec les multiples questionnements liés à l'urgence climatique comme à la transition numérique, *Archiscopie* a changé sa façon d'introduire le sujet, précisément par une série d'entretiens. Nous avons demandé à une jeune enseignante, Océane Ragoucy, architecte, curatrice, maîtresse de conférences associée à l'École nationale supérieure d'architecture de Paris-Malaquais et éditrice associée au quotidien en ligne AOC de planter le décor en conduisant ces discussions. Entre Marseille, Ithaca, Lausanne et Paris se dessine un nouveau paysage de la réflexion sur la discipline dans notre monde contemporain.

1 – Jacques Rancière, *Le Maître ignorant : cinq leçons sur l'émancipation intellectuelle* [1987], Paris, 10-18, 2004.

2 – Donna J. Haraway, *Vivre avec le trouble* [2016], Vaulx-en-Velin, Les Mondes à faire, 2020.



"La Ville des terres", festival Bellastock 2017, L'Île-Saint-Denis. Ph. © Alexis Leclercq.

Construire, pourquoi ?

par Océane Ragoucy

L'idée d'écrire un article sur l'enseignement de l'architecture alors que je venais d'être nommée maîtresse de conférences associée dans une école d'architecture paraissait sinon impossible, du moins délicate. Dans l'ouvrage de Jacques Rancière *Le Maître ignorant*¹, qu'une amie m'avait conseillé de relire à cette occasion, le philosophe distingue le "monde des explicateurs" - qui cultivent l'art de la distance entre *apprendre* et *comprendre* - de celui des "maîtres émancipateurs" qui interrogent et peuvent ainsi tout enseigner, même les choses qu'ils ignorent. Ayant l'habitude de réaliser des entretiens qui me permettent de me dérober à l'écriture et d'apporter des questions plutôt que des réponses, j'ai pris le rôle d'ignorante-questionnante à bras-le-corps et suis partie à la rencontre de quatre personnalités dont le positionnement et l'engagement semblent caractériser l'émancipation chère à Rancière. Leurs postures, radicales pour certaines, interrogent de manière profonde l'architecture à la fois comme discipline, comme méthode et comme sujet d'enseignement à l'aune des questionnements contemporains et des incertitudes qui les traversent.

Car rien qu'en France, le secteur du bâtiment, auquel les architectes participent pour la plupart, représente à lui seul 43 % des consommations énergétiques annuelles et génère près de 23 % des émissions de gaz à effet de serre. Mais la crise est aussi économique, sociale, sanitaire... Dans ces conditions, comment enseigner aux architectes le sens de la responsabilité qu'ils portent dans ce moment de rupture qualifié d'Anthropocène, de "capitalocène", de "plantationocène" ou encore de "chthulucène"² ? Faut-il encore que les architectes construisent ? Les architectes ne sont-ils pas aussi formés à l'enquête, à déconstruire les scènes plutôt qu'à les bâtir ? Pourquoi n'a-t-on pas jusqu'ici enseigné l'histoire de la destruction au même titre que celle de la construction ?

Entre Marseille, Ithaca, Lausanne et Paris, je me suis entretenue avec Matthieu Duperrex, Samia Henni, Charlotte Malterre-Barthes et Soline Nivet. Il et elles sont architectes, philosophe, historiennes, artiste, chercheur et chercheuses qui enseignent dans les écoles d'architecture. Je leur ai demandé ce qui caractérisait leur enseignement, ce que l'on pouvait attendre de celles et ceux qui sont formés dans les écoles aujourd'hui, mais surtout comment envisager la responsabilité engagée par cette discipline "qui permet et empêche". Car si les crises que nous traversons témoignent de la nécessité de changer les manières de voir, de faire, de transmettre et de traduire, l'architecture est un médium, un moyen et un outil de transformation.

“L’architecture est une discipline de braconnage transdisciplinaire”

par Matthieu Duperrex

Matthieu Duperrex est philosophe et artiste, docteur en arts plastiques et maître de conférences en sciences humaines et sociales à l'École nationale supérieure d'architecture de Marseille. Il vient de faire paraître un essai intitulé *La Rivière et le Bulldozer* aux éditions Premier Parallèle (cf. p. 116).

J’enseigne une discipline que l’on considère comme subalterne au projet d’architecture, et j’aime bien cette idée. En revanche, l’acception de ce qui relève du projet fait à mon avis toujours débat, surtout au regard de mon approche des paysages, des territoires, mais aussi des questions écologiques. Pour moi, les jeunes architectes, par contraste avec leurs prédécesseurs, ont moins la flèche du “progrès” fichée dans le dos ; ils sont bien moins exposés à l’endoctrinement de la modernité. Les étudiants qui arrivent à l’ENSA de Marseille sont en fait déjà acculturés à pratiquer un pas de côté vis-à-vis de ce corpus doctrinal du “développement”, fût-il durable, qui a bien appesanti la pratique architecturale et dont les architectes ont été complices dans leur grande majorité. J’essaie moi aussi de faire ce pas de côté, malgré tout ce dont on peut désespérer et qui prouve tous les jours que les sociétés occidentales vont droit dans le mur et massacrent les écosystèmes.

En dépit de ce tableau noir, les architectes ont un nouveau rôle, fondamental. C’est une chance parce que cela les positionne dans un environnement beaucoup plus complexe et humain que celui de leurs aînés. Ils se confrontent aux injustices environnementales, qui sont aussi des injustices spatiales et sociales, mais ils ont également affaire à des notions beaucoup plus ardues - les milieux, les interactions bio-physico-chimiques, une connaissance des sols - qui manquaient totalement à leurs prédécesseurs.

Outils de conception et de description

Aujourd’hui, il s’agit de repenser l’habitabilité, l’échelle terrestre, mais avant tout située, à partir des territoires. Les enseignements devraient offrir aux étudiants des outils pour leur rôle d’architecte, un rôle qui est davantage celui d’architecte-médiateur de questions écologiques et sociales. Je pense que les études d’architecture doivent outiller des jeunes gens avec des compétences très spécifiques, descriptives évidemment car les outils de conception sont aussi des outils de description. Ces outils permettent d’analyser la complexité des milieux, les attachements, les flux et les différents paramètres de l’habitabilité d’un territoire. L’architecture consiste en un braconnage transdisciplinaire qui va chercher du côté de la géologie, de l’écologie au sens biologique, et peut aller au croisement de beaucoup de



À la découverte des calanques industrielles et de leurs rebus, 2021.
Ph. © Matthieu Duperrex.

compétences et de professions, donc toujours *en médiation*. Des architectes “mésologues” sont amenés à se développer dans l’avenir, des architectes de milieux, qui ne vont pas nécessairement construire, édifier. Ils vont peut-être *réparer*. Ils ne vont peut-être pas aménager mais davantage *ménager*, comme le dit Thierry Paquot.

Dans mes enseignements, j’essaie de faire en sorte que les sciences humaines et sociales aillent du côté des humanités écologiques. Dans les écoles d’architecture, on faisait souvent de l’enquête sociale, de l’enquête d’espaces publics parce qu’il y avait un enseignement sur la construction de bâtiments collectifs, individuels et d’équipement. Les architectes continuent quand même malheureusement beaucoup à définir une progressivité des études au prisme d’objets architecturaux et urbains, ce qui pour moi est une erreur, en tout cas une simplification dommageable.

Une autre dimension très intéressante des études d’architecture, c’est que les compétences, notamment graphiques, qu’ont les étudiants peuvent être convoquées dans une démarche d’enquête, de connaissance située des territoires. On a fait le portrait de l’architecte en artiste ou en entrepreneur ; je cherche à développer le portrait d’un architecte en enquêteur. Didactiquement, il s’agit pour moi de créer des conditions d’enseignement où les étudiants sont des co-enquêteurs de territoires, de milieux, en ne dissimulant rien de leur complexité et en essayant de documenter et de réfléchir sur des situations complexes.



Accrochage d'une frise d'enquête : "Rematéraliser le numérique", 2022.
Ph. © Matthieu Duperrex.

Celles-ci ne relèvent jamais de la page blanche et nécessitent une archéologie du regard, du paysage, mais aussi d'avoir affaire à ce que je pratique en tant que chercheur : travailler avec des "fantômes" du paysage, des féralités, des déterminants assez profonds de l'altération des lieux dans des zones désindustrialisées, des sols pollués, des milieux malmenés en général. À Marseille, il y a - hélas et heureusement à la fois - une pluralité de sites qui sont autant de terrains de jeu ou d'expérimentation de ce type de pédagogie. Il y a beaucoup de friches industrielles, de sols pollués, on a l'embarras du choix, si j'ose dire.

Lectures recommandées

- Richard Misrach et Kate Orff, *Petrochemical America*, New York, Aperture, 2014.
- Bruno Latour, *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*, Paris, La Découverte, 2017.
- Michel Lussault, *L'Avènement du monde. Essai sur l'habitation humaine de la Terre*, Paris, Le Seuil, 2013.
- Anna L. Tsing, Jennifer Deger, Alder Keleman Saxena et Feifei Zhou, *Feral Atlas. The More-than-human Anthropocene*, Stanford University Press, 2020, <www.feralatlas.org>.

"Les bâtiments sont des archives à ciel ouvert"

par Samia Henni

Samia Henni est historienne des environnements bâtis, détruits et imaginés, et commissaire d'exposition. Docteure en histoire et en théorie de l'architecture, elle est maîtresse de conférences à Cornell University à Ithaca (États-Unis). Auteure d'Architecture de la contre-révolution. L'armée française dans le nord de l'Algérie (B42, 2019), elle vient d'éditer Deserts Are Not Empty (Columbia University Press, 2022).

J'ai étudié à Mendrisio, à Zurich, aux Pays-Bas, en Angleterre où j'ai été formée à partir de scénarios et de zones de paix. Tous les enseignements étaient très loin de la réalité du monde de la guerre, comme s'il n'y avait aucun conflit nulle part. En tant que personne issue d'un passé colonial où je ne sais combien de générations avant moi ont connu la violence, les guerres, l'oppression, il est pourtant tout à fait normal d'inclure ces univers-là dans ma vision du monde. Aujourd'hui, il y a beaucoup de guerres déclarées mais aussi de guerres qui ne disent pas leur nom à travers le commerce, la dépendance, l'accès à la nourriture, l'industrie textile... Dans beaucoup de pays, les gens sont armés et beaucoup de territoires se situent dans un espace de conflit. Ne pas avoir accès à ce savoir-là lors de ma formation m'a beaucoup appris.

Colonisation de l'espace

Une chose est importante à comprendre à propos de l'intersection des pratiques coloniales avec les opérations militaires : peu de conquêtes de territoire et de population ont eu lieu sans armes et sans violence. Si l'on regarde la carte du monde depuis le XV^e siècle, les autorités européennes ont envahi le monde. La carte des territoires est immense. Quand on parle de l'architecture française, italienne ou anglaise, on pense toujours à ce que la France a produit en France par exemple. Très peu de territoires colonisés ont fait partie de ma formation. Étant née et ayant grandi à Alger, je sais pourtant que lorsque je me promène dans les villes d'Afrique, les couches d'histoire sont là. Les bâtiments sont des archives à ciel ouvert. Comme j'ai eu peu d'accès à ce savoir-là, je me suis dit qu'il fallait faire quelque chose car ce n'est pas un sujet mineur. Ces histoires liées aux guerres devraient faire partie de l'enseignement obligatoire.



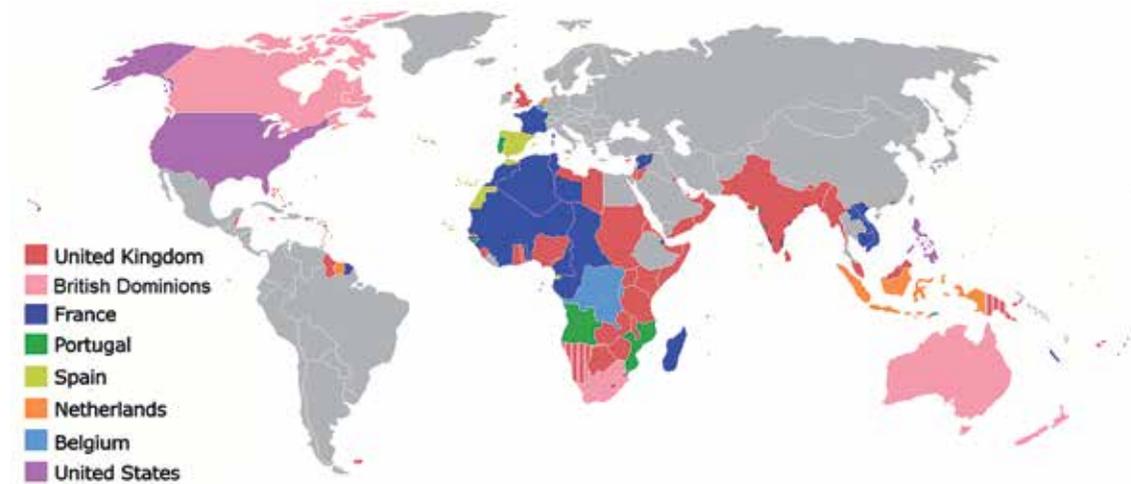
États colonisateurs et territoires colonisés vers 1914. Doc. Andrew 0921 cc by 3.0.

Je dirige deux séminaires. Le premier s'intitule "Coloniser l'univers, de la Terre à Mars". L'idée est d'introduire les étudiants au projet colonial et au projet d'exploitation, d'extraction et de dépossession en commençant par la propriété, le sol comme élément à coloniser, à la fois comme territoire et comme espace. On commence en 1492 par les Amériques, puis l'Asie, l'Afrique, et on regarde, du sol à la ville, le climat - l'architecture tropicale, comme on l'appelait à l'époque -, les déserts, ces territoires dont on disait qu'ils étaient vides - ce qui bien entendu n'était pas le cas -, l'infrastructure liée à ce projet de dépendance jusqu'à la colonisation de l'espace, et on termine par Mars. L'idée de colonialisme est complètement globale, même dans nos activités quotidiennes. Ce n'est pas une question seulement physique, mais aussi psychologique, liée à l'économie, au commerce, à l'industrie... Mon autre séminaire s'intitule "Guerre, architecture et environnement". Il s'intéresse à l'histoire spatiale et environnementale des guerres sur toute la planète.

Différences et inclusion

À Cornell, nous avons des étudiants d'une centaine de nationalités, il y a beaucoup de diversité. Même les étudiants qui viennent des États-Unis ont des *backgrounds* très différents. La question de la race est extrêmement importante ici, et ce d'autant plus depuis Black Lives Matter, surtout si l'on compare avec des pays d'Europe où l'on ne peut pas parler de race, car ces questions-là sont taboues. Aux États-Unis, il y a une injustice, qui est historique, et une pression à être inclusif mais aussi à accepter les différences.

Le respect de l'environnement, des peuples et des individus qui sont tous différents me paraît indispensable. On ne peut pas continuer



États colonisateurs et territoires colonisés en 1945. Doc. Aris Katsaris cc by sa 3.0.

à penser des espaces conçus pour la famille "parfaite" : un homme, une femme et deux enfants. Il faut introduire toutes sortes d'autres imaginaires et de profils mais, surtout, il est très important de respecter le fait qu'on ne peut pas comprendre ce que les gens pensent ou ressentent. L'architecte véhicule l'idée d'une autorité, d'une personne qui impose un espace, qui le dessine, mais même avec la meilleure volonté du monde, cet espace va permettre des choses et en empêcher d'autres. Je pense que les architectes portent la responsabilité de transformer des vies, en bien et en mal. Pourtant, cette transformation n'est souvent pas pensée dans les projets. Les architectes ont un ego énorme et pensent savoir comment les autres doivent vivre, manger, boire, dormir, etc. Ce pouvoir est valorisé alors que je pense plutôt qu'il faudrait le relativiser et critiquer les impensés des projets. On passe nos vies dans des espaces conçus par d'autres êtres humains. Comment donner à ceux qui y vivent la possibilité de coexister, mais aussi de transformer leur propre espace ? L'architecture n'est pas statique, elle est dynamique.

Lectures recommandées

- Frantz Fanon, *Les Damnés de la terre*, Paris, Maspéro, 1961.
- Max Liboiron, *Pollution Is Colonialism*, Durham, Duke University Press, 2021.
- Samia Henni, "Colonial Ramifications", 2018, <www.e-flux.com/architecture/history-theory/225180/colonial-ramifications>.
- Samia Henni, "The Coloniality of an Executive Order", 2020, <www.cca.qc.ca/en/articles/issues/5/journeys-and-translation>.



Moratoire sur la construction.
Doc. © Charlotte Malterre-Barthes.

Je pense que certains pressentent que le pouvoir est en train de leur échapper. Tant mieux !

Les étudiants se caractérisent par cette conscience de l'urgence, autant aux États-Unis qu'en Europe. Je remarque un fossé entre certaines générations de profs et les étudiants qui arrivent aujourd'hui. Ce ne sont plus des générations nées dans l'Holocène, elles sont nées dans l'Anthropocène (terme que j'interroge aussi d'ailleurs) et sont tournées vers un futur presque impossible. Je n'ai rien contre le fait d'enseigner Palladio, mais il me semble qu'il serait aussi temps que les écoles d'architecture déclarent l'urgence climatique afin que l'on puisse vraiment équiper ces étudiants avec les outils dont ils ont besoin, par exemple construire autrement, utiliser les matériaux d'une manière beaucoup moins destructrice, ou être un architecte qui puisse dessiner des manières d'habiter sans construire du neuf, et sans être ostracisé pour autant. On peut réfléchir à d'autres choses : comment redistribuer l'espace, comment habiter le monde sans être dans des logiques ultra-commerciales ou destructrices - qui vont les unes avec les autres. Ceux qui étudient l'architecture aujourd'hui ont un pouvoir incroyable, même si souvent ils ne s'en aperçoivent pas. Ils ont la possibilité de se faire entendre et peuvent changer pas mal de choses. Les nouvelles générations sont la clé puisqu'elles savent que c'est le dernier appel.

Lectures recommandées

- la paperson, *A Third University Is Possible*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2017.
- Kathryn Yusoff, *A Billion Black Anthropocenes or None*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2018.
- Jane Hutton, *Reciprocal Landscapes. Stories of Material Movements*, Londres/New York, Routledge, 2019.
- Françoise Vergès, *Un féminisme décolonial*, Paris, La Fabrique, 2019.

“L'architecture m'intéresse beaucoup plus en tant que construction sociale qu'en tant qu'œuvre”

par Soline Nivet

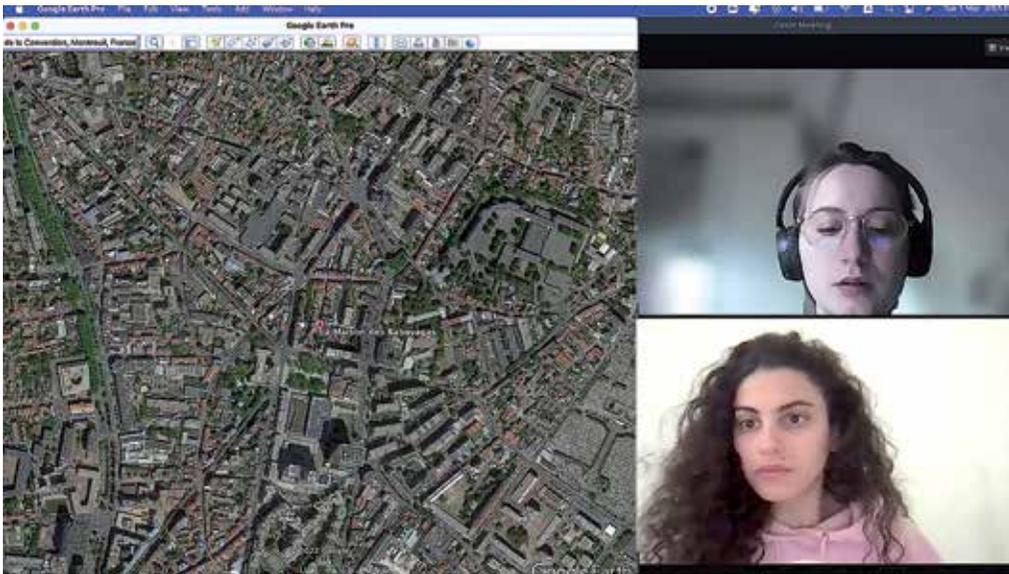
Soline Nivet est architecte et historienne de l'architecture, chercheuse et professeure habilitée à diriger des recherches à l'École nationale supérieure d'architecture de Paris-Malaquais.

En même temps qu'une pratique, l'architecture est une position privilégiée pour observer le monde et le contemporain. J'aime bien dire que l'architecture est *le lieu depuis lequel je regarde ailleurs*, et c'est ce que je veux transmettre et partager avec les étudiants. L'architecture m'intéresse beaucoup plus en tant que construction sociale qu'en tant qu'œuvre et qui dit construction sociale dit acteurs, terrain physique, politique ou économique. Je m'intéresse à la manière dont le projet architectural émerge d'une situation. Regarder et aborder le présent et le monde tels qu'ils se construisent ou se sont fondés permet de comprendre beaucoup d'autres choses !

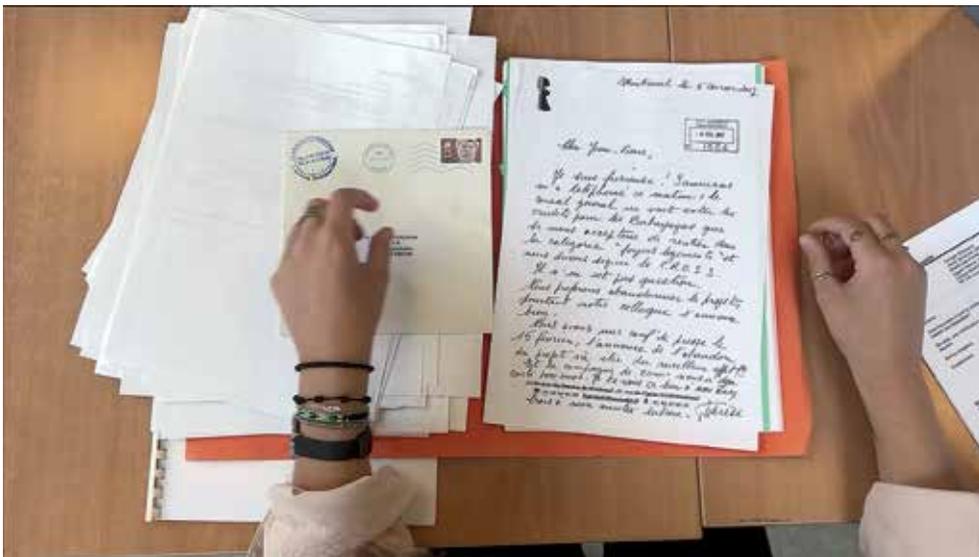
À Paris-Malaquais, j'enseigne le projet en licence, dirige un séminaire d'initiation à la recherche en master et encadre des projets de fin d'études. Mes enseignements de projet d'architecture se structurent autour de questions de territoire, d'arpentage, d'observation et de mise en récit. Le séminaire s'intéresse à la question documentaire car je considère que faire de la recherche, c'est avant tout documenter une question. On peut attirer l'attention des étudiants sur l'intérêt de documenter des territoires, des questions et des controverses.

Re-spatialiser

Cette approche est avant tout socio-historique : appréhender l'architecture comme un fait social à inscrire dans le monde large lui permet d'émerger à la fois comme pensée et comme matérialité. Elle se traduit d'abord par une démarche qui est à la fois documentaire - en revenant aux documents, aux objets et aux lieux eux-mêmes - et micro-historique - en s'intéressant aux détails, aux traces, aux indices, aux refoulés -, tout en étant associée à un format d'enquête qui envisage et interroge l'architecture à partir des multiples conditions dans lesquelles elle est commandée, élaborée et édifiée. Elle mobilise aussi l'architecture comme instrument : être architecte, c'est se montrer capable, plus que d'autres peut-être, d'opérer des reconstitutions, de re-spatialiser très précisément le déroulement des faits ou des phénomènes contemporains en mobilisant des outils spécifiques.



↑ ↓ En séminaire de master, un travail d'enquête et la réalisation d'un film documentaire précèdent l'écriture du mémoire de recherche. Laetitia Fayad et Héloïse Peyre, "À la porte des Babayagas. Les sorcières de Montreuil", ENSAPM, 2022.



J'utilise beaucoup la notion de scène. Elle est empruntée tant à la sociologie de la culture, lorsqu'elle s'intéresse aux scènes artistiques, qu'au vocabulaire et aux méthodes de la police scientifique, pour fixer les scènes de crime, ou à l'analyse littéraire, avec la scène comme passage où le temps du récit et celui de l'histoire se confondent. La "scène" permet aux étudiants et étudiantes de circonscrire leurs terrains et d'élaborer des objets de recherche en resserrant leurs périmètres temporels et spatiaux.

D'ailleurs, l'ENSA de Paris-Malaquais est aussi une scène ! L'école est installée aux Beaux-Arts de Paris, le lieu historique de l'enseignement

de l'architecture en France, mais aussi l'endroit où celui-ci a été fortement contesté dans les années qui ont précédé 1968 et après. Je pense que Paris-Malaquais en a hérité et porte une forme d'incertitude et de remise en question perpétuelle à la fois sur ce que signifie être une école d'architecture mais aussi sur ce qu'est l'enseignement. Malaquais est une école construite sur la question et non sur la réponse : c'est parfois un peu fatigant mais en cela, l'école n'est ni académique ni dogmatique. Elle fait maintenant partie de l'université PSL (Paris Sciences et Lettres). On travaille à la mise en place de partenariats avec la Femis, l'École des beaux-arts, l'École des mines, l'École des arts décoratifs... qui permettront à certains étudiants de "traverser" l'une de ces institutions ou d'y rester en fonction des questions qu'ils se posent, mais aussi à d'autres qui sont dans des cursus plus abstraits de profiter de l'enseignement de l'architecture et de se construire des parcours vraiment singuliers. Tout cela se passe en ce moment. C'est une chance.

S'engager sur des sujets climatiques

Les étudiants d'aujourd'hui sont très mobiles et souples dans la construction de leur parcours ; ils n'ont pas de vision prédéterminée d'une carrière à venir ni même d'une discipline à embrasser pour la vie. Ils et elles sont aussi inquiets et beaucoup abordent l'architecture avec l'idée que c'est une manière forte de s'engager sur les sujets climatiques. Arrêtons un instant de nous demander ce qu'on attend d'eux mais posons-nous plutôt la question de ce qu'elles et ils sont en droit d'attendre, aujourd'hui, des enseignants, du ministère de tutelle, de l'État. Je pense que personne n'est à la hauteur de cette attente. Sur les questions énergétiques ou climatiques, l'État ne met pas suffisamment de moyens pour qu'il y ait une intelligence autre que technique, celle qui depuis Alberti sait hybrider humanités et savoirs techniques. Les étudiants en architecture sont en droit d'en attendre beaucoup plus.

Lectures recommandées

- Eyal Weizman, *La Vérité en ruines : manifeste pour une architecture forensique*, Paris, Zones, 2021.
- Vinciane Despret et Isabelle Stengers, *Les Faiseuses d'histoires. Que font les femmes à la pensée ?*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 2011.
- *Nous*, documentaire d'Alice Diop, prod. Athénaise / Arte France (Fr., 114', 2020).
- Edgar Allan Poe, "La lettre volée", in *Nouvelles Histoires extraordinaires* [trad. Charles Baudelaire, 1857], Paris, Le Livre de poche, 1972.